

Présentation

*Réveillé au milieu de la nuit, je sens que mon exil n'aura pas de fin.
Plutôt que de me lamenter en fredonnant des chansons tristes,
je me console en composant des poèmes.*

(Élégie)

Dasan (1762-1836) est le penseur le plus hardi de la fin de la dynastie Joseon, période où les idées nouvelles venues de l'extérieur entamaient la discipline néoconfucéenne dont la Corée était corsetée. L'audace de la pensée de ce philosophe et homme d'action réformateur sera la cause de sa relégation loin de la cour et de sa famille. L'exil, terreau d'une production poétique d'une vibrante sensibilité, fera de lui l'un des plus grands poètes coréens du XIX^e siècle.

Dasan (Jeong Yak-yong de son vrai nom, Jeong Yagyong selon la romanisation révisée) est né à Namyangju à l'est de Séoul en 1762, dans une famille de *yangban* (noblesse). Après avoir étudié les classiques à l'académie Sungkyunkwan, il est reçu premier au concours de la fonction publique (comme dans la Chine impériale, les candidats sont jugés sur leurs talents littéraires par le biais d'épreuves de composition poétique) et accède aux plus hautes fonctions auprès du roi Jeongjo (1776-1800). En cette période agitée de la fin du XVIII^e siècle, le monarque entend rom-

pre avec les pesanteurs de la tradition néoconfucéenne. Soucieux de réformer la conduite des affaires du royaume, il accueille les idées et les innovations techniques venues de l'extérieur, celles que promeut le courant de pensée *silhak* (études pratiques). Dasan, l'un des plus éminents représentants de ce mouvement, met ses talents au service des réformes dans des domaines très divers, gouvernance, économie, agriculture ou ingénierie — c'est lui qui élabore les plans de la forteresse de Hwaseong (Suwon) et en supervise la construction.

En 1800, le roi meurt dans des circonstances mystérieuses et non élucidées à ce jour. Comme de règle, le clan conservateur s'empresse d'anéantir l'héritage réformiste, et Dasan, privé de tout soutien, est relégué d'abord à la forteresse de Janggi (Pohang), puis à Gangjin, tout au sud de la province du Jeolla, le point le plus éloigné de la capitale. Il a trente-huit ans et en passera dix-huit en exil, loin de Séoul et de sa famille. La sanction est sévère. Elle aurait pu l'être davantage. Car Dasan semble avoir été proche des milieux catholiques, ceux-là mêmes qui véhiculent les idées nouvelles venues d'Europe via Pékin, guère compatibles avec l'orthodoxie confucéenne. En l'année 1801, les catholiques sont de nouveau persécutés et Dasan aurait pu être exécuté comme le fut son frère aîné, converti avéré, s'il n'avait réussi à convaincre qu'il n'avait, lui, jamais été baptisé.

À Gangjin, il vit dans une petite maison au toit de chaume, loin de tout, sans ami, sans argent, n'ayant avec sa famille que quelques rares contacts épistolaires. Lui qui a occupé les plus hautes fonctions au sommet de l'État et vécu dans les fastes de la cour, le voici rabaissé au plus bas niveau de l'échelle sociale, celui des bannis. Mais ayant tiré de son expérience de haut fonctionnaire des leçons sur la nature humaine, et, ayant aussi la chance d'avoir accès à des livres, au lieu de sombrer

Présentation

dans la mélancolie, le désespoir ou la rancune, il met à profit son isolement pour poursuivre son étude des classiques chinois et sa réflexion sur une multitude de sujets que lui inspire une intelligence toujours en éveil. Aussi étonnant que cela puisse paraître, il écrit plusieurs centaines d'ouvrages et opuscules sur des sujets aussi divers que l'économie, les sciences naturelles, la politique, la gouvernance de l'État¹, la médecine ou la musique. La multitude de ses essais, publiés après son retour à Séoul, fait de lui le penseur le plus prolifique de Corée.

La solitude n'en demeure pas moins douloureuse, et, renouant avec la pratique de la poésie de sa jeunesse, Dasan confie à son pinceau ce que son cœur ressent dans son exil, loin de la ville, du pouvoir, de l'action, et de sa famille. C'est dans ces circonstances qu'il produit son œuvre poétique, dont le recueil, *Réveillé au milieu de la nuit*, ne représente qu'une modeste partie.

Bien d'autres avant lui ont vécu la douloureuse expérience d'un bannissement qui a donné lieu à l'éclosion d'une riche production. Le plus illustre est pour nous, en Occident, Ovide, lequel fonde avec ses *Tristia* un genre littéraire, la poésie d'exil ; foncièrement élégiaque, cette poésie exprime la détresse du banni, sa mélancolie, l'inanité d'une vie que consume le temps qui passe :

Pas d'ami qui me console, ou dont les récits trompent la marche lente des heures. Je gis épuisé à l'extrémité des peuples et des terres, et, maintenant malade, je songe à tout ce qui est loin de moi².

1. On peut lire en français *L'Art de gouverner*, traduit par Philippe Thiébault, Autres Temps, Gémenos, 2007.

2. *Tristes*, III 3-3, Paris, Les Belles Lettres, 2008.

RÉVEILLÉ AU MILIEU DE LA NUIT

La Chine n'est pas avare d'exemples. Dasan, qui connaît ses classiques, en cite un certain nombre dans ses propres poèmes :

Du Fu a lui aussi pleuré sa maison lointaine.

*C'est en peignant le mont Emei de son pays natal
que Su Shi, exilé dans le sud de la Chine, a guéri de son mal.*

Partager le même destin que d'illustres devanciers apporte quelque consolation au réprouvé, tout en lui permettant de se hisser en fort bonne compagnie. C'est d'ailleurs une des caractéristiques de la poésie chinoise que de pratiquer l'art de la citation, créant ainsi un vaste réseau d'intertextualité. Tout poète s'efforce de se placer dans l'ombre (ou la lumière) de celle de modèles reconnus et consacrés. Bien qu'appartenant non pas à la Chine mais à un pays vassal, Dasan s'intègre parfaitement dans ce réseau où il fait, en fin de compte, plutôt bonne figure. Par bien des aspects, sa poésie se conforme aux usages établis au cours des siècles dans la culture chinoise, dont il partage l'héritage. Les exégètes de cette poésie ont souvent mis en évidence un de ses traits les plus particuliers, la cristallisation de l'attention sur un instant, sur un incident banal de la vie quotidienne. Plutôt que de s'égarer en d'absconses rêveries, Dasan choisit lui aussi de matérialiser dans des vers ce qui, dans le flux des heures, a provoqué en lui une émotion, émotion à laquelle la lecture du poème redonnera vie dans toute sa vivacité.

*Autrefois, je bavardais avec mes amis
adossé au paulownia de mon jardin*

Présentation

Le souvenir évoqué ici dit l'absence de jardin (de ce qui fut « son » jardin), l'absence de paulownia, l'absence d'amis, et, partant, toute la misère de la solitude de l'exilé.

Un des charmes de ces poèmes tient à la place réservée à la nature consolatrice : Dasan fait son miel de la richesse des connotations que portent les éléments, les animaux et les plantes dans la poésie chinoise, le bambou symbole de la dignité et de la fierté, les nuages blancs, de la vertu, etc. Mais ce symbolisme, tout en conservant son pouvoir d'évocation, n'a plus ici ce qu'il peut avoir de convenu, et l'on sent bien que le poète nous parle des bambous qui font de l'ombre à sa chaumière et de la mer qu'il a sous les yeux. Touchante est la manière pudique qu'il a, une fois son amertume exprimée, de tourner son regard vers les nuages, vers la mer ou l'horizon, pour clore l'épanchement de sentiments et signifier qu'il ne lui reste plus qu'à se taire.

Tout pétri de culture chinoise qu'il est, Dasan n'en affirme pas moins sa « coréanité ». Les noms de lieux qui apparaissent dans ses poèmes appartiennent à une onomastique de légende quand il s'agit de la Chine, mais à des lieux réels quand il s'agit de la Corée. Les critiques que l'exilé ne peut s'empêcher de formuler s'adressent très clairement à son pays, même s'il a la délicatesse (ou la prudence ?) de ne jamais citer de noms de personnes. Le réformateur qu'il fut et reste dans l'âme dénonce, par exemple, l'absurdité de ces fameux concours qui lui avaient d'ailleurs permis d'accéder aux plus hautes fonctions de l'État :

Le concours d'accès à la fonction publique fut instauré sous l'empereur Yangdi de la dynastie Sui de Chine.

Le mal s'est propagé jusqu'ici en Corée.

RÉVEILLÉ AU MILIEU DE LA NUIT

L'un de ses poèmes les plus touchants est peut-être celui où, faisant le lien entre son goût pour la peinture classique et sa situation de banni, Dasan rapporte sa tentative de peindre un paysage chinois. L'œuvre qu'il produit est sans doute fort conventionnelle, mais, une fois son pinceau reposé, le poète ne peut s'empêcher de voir dans les lieux représentés ceux dont il a été chassé, si chers à son cœur.

*Je distingue aussi une maison dans l'ombre des pins.
Si j'en crois les poiriers en fleurs, c'est la mienne !
C'est bien ma maison familiale, hélas ! si loin d'ici.*

La palette dont Dasan colore les poèmes de *Réveillé au milieu de la nuit* est d'une extraordinaire richesse : au-delà de ce qui relève de la lamentation sur la solitude, de la nostalgie des moments heureux du passé, de l'effroi devant le temps qui se traîne alors que la vieillesse gagne inexorablement, elle prend ailleurs le ton de l'autodérision (« Je m'étais fié à des écailles de serpent et à des ailes de cigale ! »), et maintes fois celui de la satire (contre la Cour, ses courtisans et ses intriguants). Partout le regard du poète nous apparaît comme étonnamment lucide et d'une profonde sincérité. Peut-être est-ce là ce qui fait de Dasan un poète si proche de nous, toute distance géographique, temporelle et culturelle, abolie¹.

Distance culturelle... Ces poèmes ont été écrits en chinois, la langue des lettrés. Ils relèvent de genres codifiés alignant des

1. La Corée fournit l'exemple d'un autre exilé notoire, Kim Jeong-hui (1786-1856), plus connu sous son nom de pinceau, Chusa. Ce ministre du roi, relégué dans l'île de Jeju en 1830 à la suite de querelles intestines, a laissé une œuvre calligraphique au style très personnel, qui attend ses traducteurs. Voir Christine Jordis, *Paysage d'hiver-Voyage en compagnie d'un sage*, Paris, Albin Michel, 2016.

Présentation

vers réguliers le plus souvent de quatre caractères. Maints traducteurs de poésie chinoise, et parmi eux les plus grands, ont souligné la difficulté qu'il y avait à rendre dans une langue aussi analytique que le français ce que le chinois exprime avec une concision inégalable. La traduction ôte nécessairement aux vers une bonne part de leur polysémie et, bien sûr, tout de leur cadence. Nous avons tenté, dans cette traduction qui prend appui en même temps sur l'original chinois et sur la traduction coréenne du professeur Jung Min, de restituer non seulement la ligne narrative de chaque poème mais aussi sa puissance d'évocation. On pourra, espérons-nous, se figurer, à la lecture de cette modeste en même temps que téméraire tentative, la richesse de la charge poétique portée, dans sa matérialité, par l'original de *Réveillé au milieu de la nuit*.

Les traducteurs

N.B. : Afin d'alléger la lecture d'appels de note, les traducteurs ont établi en fin d'ouvrage un glossaire comportant les principaux noms propres et termes étrangers.



Gang Hui-an (1417 ?-1464),
« Gosagwansudo » (Gungnip Jungang Museum).

RÉVEILLÉ
AU MILIEU DE LA NUIT

POÈMES d'EXIL

Autodérision

1. Poisson dans un marigot

J'ai passé la moitié de ma vie dans l'illusion.

Mon nom brille partout derrière moi vainement.

J'ai secoué trop tard mes nageoires souillées de boue,
déployé imprudemment mes ailes dans un ciel émaillé de filets.

Comment retenir le soleil qui se couche derrière le mont Qishan ?

Comment naviguer contre le vent sur la rivière de Chu ?

Le destin réserve un sort différent à chacun, fussent-ils frères.

Comment ai-je pu ne rien savoir à ce point de la vie ?

2. Les écailles de serpent et les ailes de cigale

Fier de porter de beaux vêtements, j'ai consacré dix années de ma vie au service de l'État.

Je traîne aujourd'hui un lourd fardeau de lassitude.

Bien que sachant comment va le monde,
je n'ai pas su conduire ma propre destinée.

Beaucoup me louaient et quelques-uns me calomniaient.

Ne savais-je donc pas que les beaux atours écourtent la vie ?

Qu'il est dur de se voir délaissé par ses amis !

Je m'étais fié à des écailles de serpent et à des ailes de cigale !

Quel idiot étais-je !

3. L'oiseau atteint d'une flèche

Jeune, j'ai longtemps erré à la recherche du chemin de la vertu et de la justice.

Voulant comprendre comment marche le monde,
j'ai lu tous les livres.

Me voilà pareil à l'oiseau atteint d'une flèche
ou au poisson pris dans le filet.

Qui se souviendra de moi dans mille ans ?

Mes talents n'ont pas été à la hauteur de mes bonnes résolutions.

4. Le dragon tombé à terre

De combien d'amis peut-on se prévaloir en ce monde ?
Je me suis fait beaucoup d'illusions à ce sujet.
Jadis, à la saison des chrysanthèmes, j'allais parader au banquet
du cercle des poètes, sous les feuilles colorées des érables.
Pareil au cheval ailé, je croyais avoir le monde sous mes pieds !
Tombé à terre, le dragon, hélas, se fait dévorer par les fourmis...
Aujourd'hui, je ne peux qu'en rire dans ma solitude.
Quand je tourne mes regards du côté de la capitale,
je ne vois s'élever que poussière.